

SAMEDI 10 OCTOBRE

Le journal du Festival

LUMIÈRE 2026



« Le Cinématographe amuse le monde entier.
 Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté ? » Louis Lumière

01

ZHANG ZIYI

ABEL FERRARA

À L'HONNEUR !

TODD HAYNES

TSUI HARK



The Grandmaster (2013) Prod DB © Wild Bunch - Block 2 - Jet Tone Production - Si-Metropole Organisation / DR

Zhang Ziyi, le sens de l'équilibre

Invitée d'honneur, la star chinoise mène sa carrière en funambule vertigineuse à plus d'un titre.

Depuis ses débuts, la vie de Zhang Ziyi semble suspendue à un fil. Elle a vingt ans, sur le tournage de *Tigre et Dragon*, en 2000, film de sabres et d'action, elle passe ses journées, harnachée au bout de câbles tendus sous les toits du studio. Elle a passé deux mois à apprendre à manipuler une épée. Ang Lee lui apprend à crier lors des scènes de combat, à incarner une fille forte. À la sortie du film qui rencontre un succès international, tout le monde la consacre grande actrice de Wu xia pian. Comment on devient une légende sans jamais l'avoir cherché.

Cette fille d'un comptable et d'une institutrice a tracé sa carrière de comédienne entre deux continents : Pékin - où elle a fréquenté de longues années une académie de danse à la discipline de fer - et Hollywood, où en 2005, elle incarne une geisha dans *Mémoires d'une geisha*... Elle a vingt-six ans. Elle impose aussi sa silhouette charismatique dans la comédie policière *Rush Hour 2* et le film fantastique *The Cloverfield Paradox*.

En apesanteur jusqu'au vertige, Zhang Ziyi l'a été aussi entre trois créateurs dont elle a épousé les univers si singuliers. Zhang Yimou la découvre à dix-neuf ans à la sortie de son école de danse, et la pousse

littéralement sur *La Route de la maison*, sorti en 1999. C'est lui qui, peu après, décroche son téléphone pour convaincre Ang Lee de l'auditionner. L'appel qui a tout changé. À la suite, Wong Kar-wai la dirige dans 2046 et *The Grandmaster* : pas de script, de l'improvisation. Une expérience au sens propre qui tient autant de la thérapie que du cinéma. Avec *The Grandmaster*, Zhnag Ziyi retrouve en partie le cinéma d'action face au mélancolique Tony Leung et à l'élégance magnifique du cinéma de Wong Kar-wai. Le film montre combien Zhang Ziyi est une comédienne subtile, capable de se battre à mains nues contre celui qu'elle aime, comme on se livrerait à une scène d'amour pleine de pudeur et de bouleversement.

Cette démonstration permanente de funambulisme a conduit Zhang Ziyi à atteindre une dernière forme d'équilibre ; celui, parfait, entre l'icône rêvée que l'on voit sur les écrans et la femme qui refuse d'y correspondre. On la croit inatteignable, insaisissable, - ce visage impossible à déchiffrer, ce sourire énigmatique-, elle est simplement discrète. Après le triomphe planétaire de *Tigre et Dragon*, elle aurait pu enchaîner les rôles calibrés pour l'export. Elle a fait l'inverse, refusant la plupart des

propositions qui a suivi, « qui ne lui offraient que des rôles de victimes ». Ce qui intéresse Zhang Ziyi à travers son métier ? « Donner une forme aux sentiments ». C'est peut-être pour cela qu'elle choisit en 2021 d'incarner une ouvrière chinoise, mais aussi épouse amoureuse et mère de deux enfants dans la Chine de 1969, dans le court-métrage *Poem*, qu'elle réalise aussi !

Il y a vingt-cinq ans, l'artiste que Lyon s'apprête à célébrer a crevé l'écran au bout d'un fil, mais avec une personnalité qui ne fera jamais d'elle une marionnette.

— Carlos Gomez

LA PROGRAMMATION

The Road Home de Zhang Yimou
(*Wo de fùqin muqin*, 1999, 1h29)

The Grandmaster de Wong Kar-wai
(*Yi dai zong shi*, 2013, 2h10)

Programmation des séances sur festival-lumiere.org

SÉANCE EXCEPTIONNELLE

Tigre et Dragon de Ang Lee
(*Wo hu cang long*, 2000, 2h)
présenté par Zhang Ziyi
> HALLE TONY GARNIER Dim 11, 15h

MASTERCLASS

Rencontre avec Zhang Ziyi
> PATHÉ BELLECOUR Lun 12, 15h
Suivi de *Poem* de Zhang Ziyi (36min)

MASTER

Detective Dee le mystère de la flamme fantôme, tournage (2010)



Prod DB © Huayi Brothers Media / DR

Tsui Hark, mythe chinois

Le cinéma de Tsui Hark est un feu d'artifice, une profusion de couleurs, d'images, de personnages. Personne ne tient en place, tout le monde se transforme en permanence, qu'il soit un guerrier mythique, ou une jeune femme pleine d'allant. L'esprit du cinéma protéiforme de Tsui Hark est à la joie, au gag, au drame, au combat, à la bataille, tout à la fois ! « Son esprit est comme un jeu vidéo » dit du cinéaste Sylvia Chang, une des comédiennes de *Shanghai Blues*. Au centre de ce jeu : l'histoire de la Chine, ses légendes, ses contes, sa culture, sa société multiple, dont Tsui Hark veut intensément montrer la richesse, l'empêcher de disparaître.

« Je voulais essayer de restituer sur l'écran la magie si puissante du cinéma de mon enfance. »

Scénariste, producteur, cinéaste, Tsui Hark est né en 1951 au Vietnam, dans une famille chinoise. Il s'installe ensuite en Chine, à Hong Kong. À dix ans, il loue une caméra 8mm pour réaliser des petits films d'après des dessins façon comics books. En 1975, il étudie aux USA, travaille sur un documentaire sur l'histoire de Chinatown à New York, *From Spikes to Spindles* (1976) de Christine Choy. Il rentre à Hong Kong en 1977. C'est le début de la Nouvelle Vague du cinéma hong-kongais dont il va être un des plus grands représentants !

The Butterfly Murders est le premier de ses presque cinquante films réalisés entre 1979 et 2025. Sa filmographie se compose d'œuvres hybrides qui mêlent plusieurs genres : wuxia, ou arts martiaux, fantastique, historique, horreur, romance, comédie musicale... Des déluges d'effets spéciaux dont il se fait une spécialité, permettent aux héros de bondir plus haut, aux fantômes d'apparaître, au prodigieux de surgir afin d'inscrire toujours plus fort la légende des guerriers chinois mythiques comme dans *Zu, les guerriers de la montagne*

magique (1983), qui lui apporte la reconnaissance critique et publique. Tsui Hark s'intéresse aussi à la vie contemporaine où son art des ralentis et des cadres désaxés font merveille. On lui doit le thriller subversif et justement dérangeant

L'Enfer des armes (1980), portrait de trois jeunes délinquants à Hong Kong alors sous pavillon britannique, ou le polar d'infiltré, *Time and Tide* (2000) qui compte une des séquences de bataille plus ou moins feutrée de nuit, incroyable.

Le cinéaste livre aussi des blockbusters qu'il développe en franchises magnifiques, qui cartonnent. Les séries des *Il était une fois en Chine* et les formidables *Détective Dee*...

marquent définitivement son amour pour la culture de son pays et dévoilent toujours davantage sa maestria créative. Porté par mille idées à la minute, le réalisateur nourrit son cinéma autant d'héroïnes que de héros, voire plus, comme dans *Peking Opera Blues* (1986) dans lequel les personnages principaux sont deux femmes, dont une qui se travestit pour mieux agir.

« J'évite de trop regarder en arrière, car il y a tellement à faire dans le futur » répond Tsui Hark à un journaliste. Sa rencontre avec le public lyonnais sera l'occasion de lui poser la question des films qu'il a encore et toujours envie de réaliser ! — Virginie Apiou

EN PRÉSENCE DE TSUI HARK

Shanghai Blues (*Shanghai zhi yè*, 1984, 1h43)
Peking Opera Blues (*Do ma daan*, 1986, 1h45)
Il était une fois en Chine (*Wong Fei Hung*, 1991, 2h14)
Time and Tide (*Shun liu ni liu*, 2000, 1h53, int -12ans)

RENCONTRE

Conversation avec Tsui Hark
> PATHÉ BELLECOUR Dim 11, 11h

VELVET

Todd Haynes, cinéaste aux merveilles

LA PROGRAMMATION

Poison (1991, 1h25, int -16ans)
Safe (1995, 1h59)
Loin du paradis (*Far from Heaven*, 2002, 1h47)
I'm Not There (2007, 2h10)
Programmation des séances sur festival-lumiere.org

MASTER CLASS

Rencontre avec Todd Haynes
> PATHÉ BELLECOUR Mar 13, 11h

Avec Todd Haynes, le festival Lumière accueille un cinéaste qui met l'être humain au sens secret, au centre de tout. Entre 1991 et 2026, en une dizaine de longs-métrages de fiction, le réalisateur américain impose un cinéma qui regarde l'intérieur des corps pour voir à l'intérieur des âmes. Autant physiques qu'oniriques et psychiques, les films de Todd Haynes empruntent des chemins tortueux, esthétiquement splendides, et à la signification passionnante !

Cinéaste, scénariste et producteur, Haynes naît en 1961, à Los Angeles. En 1978, il filme son premier court-métrage, *The Suicide* (1978), suivi après ses études par *Assassins: A Film Concerning Rimbaud* (1985), Rimbaud, poète français qu'il adore. Installé à New York, et encore étudiant, il marque avec un nouveau court en 1987, *Superstar : The Karen Carpenter Story*. Il imagine un dialogue avec la chanteuse culte Karen Carpenter aux prises avec son anorexie, en mettant en scène un ballet de poupées Barbie. Cette œuvre aujourd'hui quasi invisible, fait scandale par son évocation sans fard de la maladie mentale. En trois films brefs, Haynes pose les trois grands codes de son cinéma : l'enfance, la musique populaire, le mal de vivre à travers la maladie physique.

« Les personnages vulnérables qui ne savent pas comment communiquer sur qui ils sont et ce qu'ils veulent, me touchent. »

« C'est cool quand on me dit que mes films sont tous différents » commente Haynes avant d'ajouter. « Tous mes films s'interrogent sur la société et sur les individus au sein de la société. » Dans ce cinéma de personnages, Haynes traque la relation au monde extérieur à travers leurs corps. En 1991, il se pose cette question dans son premier long-métrage, *Poison*, soit trois histoires d'après l'écrivain français Jean Genet. Le film abordant l'homosexualité masculine est Grand Prix du Jury à Sundance, et fait de Todd Haynes un cinéaste repéré, terriblement intrigant qui sera par la suite souvent récompensé notamment au festival de Cannes.

Le film d'après, *Safe* (1995) sanctifie les personnages fragiles, qui échappent à tous les schémas parce que leurs corps et leurs esprits expriment de façon subversive leurs peurs et leurs désirs. *Loin du paradis* (2002), *Carol* (2015), *Le Musée aux merveilles* (2017), *Dark Waters* (2019), *May December* (2023), regorgent de ces êtres vibrants qui nous tendent un miroir à travers leurs batailles. Face à eux, Haynes convoque d'autres héros, les musiciens des années 1970, 1980 avec *Velvet Goldmine* (1998) et *I'm Not There* (2007). Plus épanouis, car plus accomplis, ces versions multiples de David Bowie, Lou Reed ou Bob Dylan dévoilent un cinéma méga sensuel et sexy qui soigne autant le fond que la forme. Avec son directeur photo Edward Lachman, Haynes signe des images d'une profondeur déterminante. Les couleurs vont du plus chaud et colorées Technicolor, aux nuances ténébreuses. Toutes ont pour objet de faire entrer l'œil du spectateur toujours plus loin dans l'histoire sans même qu'il ne s'en rende compte, faisant de Todd Haynes, un grand cinéaste qui sait divertir, tout en faisant réfléchir. — VA



Le Musée des merveilles, tournage (2017)

Prod DB © Mary Cybulski - Amazon Studios - Killer Films - Cinetic Media - FilmNation Entertainment - Picow / DR

Une histoire américaine

« Clair, concis – de la dynamite. »

Voici une des formules de *Scène. Mémoires*, l'autobiographie d'un cinéaste pas comme les autres, Abel Ferrara !

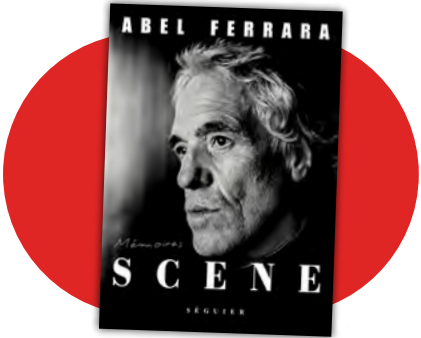
Accueillir un récit d'Abel Ferrara, sous la forme d'un film ou d'un livre, comme c'est le cas ici, c'est toujours savoir qu'on entame une aventure où l'on va vous dire tout et sans fioritures. *Scène. Mémoires* est le polaroid chapitré d'une époque et de tout un peuple qui la constitue. Tout de suite, Ferrara donne le ton en ayant l'intelligence de ne pas jouer la chronologie. Il démarre plutôt avec un moment fort de sa vie de jeune homme, quand sa petite amie le quitte, sans pour autant en faire un drame. On se dit qu'avec ce début pas comme les autres, va se déployer un récit unique, intense avec une seule idée qui le fait tenir debout malgré son cœur fracassé : faire du cinéma !

Le sentiment, les amours, filent ainsi tout au long du récit et révèle un homme d'une franchise merveilleuse, qui ne recherche pas la psychologie, mais la vie instinctive et drue. Un homme toujours sur la brèche, prêt à tout accueillir. Et si on en apprend beaucoup sur son enfance, sa mère qui « venait aussi du sud du Bronx mais elle avait grandi dans une pauvreté extrême... », son père « J'avais quitté la maison à dix-sept ans et gardé assez de distance pour préserver une image romantique de lui », ou son oncle Bobbo qui « vivait à sa manière, convaincu que le rêve était aussi légitime et pertinent que la vraie vie », cette enfance est distillée par ci par là à travers ce livre et ça fonctionne très bien.

Le monde de Ferrara est un monde vivant qui ne cherche pas le beau mais qui le trouve partout, y compris et surtout dans l'impureté. Sans se soucier de la politesse, la vie entre dans cet ouvrage. Le style est direct, franc, éclairant, teinté d'humour. « Quand j'étais ado, dans le nord de l'État, j'ai tenté ma phrase fétiche sur une fille de vingt-deux ans : "Hey, t'as

un petit ami ?" Elle m'a expliqué : "Abel, toutes les filles canon ont un petit ami. »

Les totems de l'univers Ferrara émergent. On retrouve toute une ambiance du New York des années 70, 80, où un certain cinéma de genre underground était roi. « Être seul à New York pour la première fois est exaltant, mais aussi atrocement solitaire – de cette solitude que l'on ressent quand on se retrouve au milieu de dix millions de gens, sans amis, sans argent, et un cœur toujours en mille morceaux. » On croise les comédiens magnifique Christopher Walken et sa petite mallette, ou, Harvey Keitel, futur *Bad Lieutenant*, qui lui dit : « "Les gars, vous avez beaucoup à m'apprendre, mais il y a des choses que je peux vous enseigner." Va savoir ce qu'il a appris de nous – mais je sais, moi, ce que j'ai appris de cet ex-marine né à Brooklyn et au cœur grand ouvert. »



On découvre combien Ferrara est un grand cinéphile, montrant son amour pour Tobe Hooper, et puis Dario Argento, ou Pasolini, et à travers ces derniers l'Italie. Les lieux chez le cinéaste sont clés, il en décèle à chaque fois une atmosphère propre, une façon d'appréhender le monde selon aussi les époques, qui sont parfaitement ressentis.



© O. Chaignole

Louis Daquin, le franc-tireur

Le cinéma de Louis Daquin, une œuvre populaire où le collectif et la solidarité sont rois.

Louis Daquin est né en 1908 et mort en 1980. Ce cinéaste au parcours lié à une période de l'Histoire de France : l'Occupation, a mis son esprit de militant de gauche au cœur de son œuvre. Assistant réalisateur de Julien Duvivier, Abel Gance et en particulier le libre et onirique Jean Grémillon, Daquin a compris que le cinéma est une aventure souvent poétique, qui ne peut être solaire sans être ténébreuse. Dans les années 1940, il tourne ses films et entre dans la Résistance pour le Parti communiste français. Il compose en même temps qu'il résiste, un cinéma laïque où l'argent ne mène qu'au néant et le collectif, le mouvement solidaire sauvent les destins des personnages. Ce qui l'intéresse est de montrer que le monde des classes sociales peut être transcendé par un respect commun pour la puissance du travail, la camaraderie et le courage. Chez Daquin on croise des ouvriers valeureux, des belles crapules, des jeunes gens amoureux, et des enfants capables de tout.

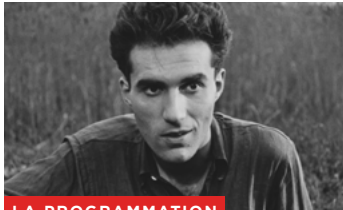
Nous les gosses tourné en 1941 explore comment des enfants se battent pour sauver l'un d'entre eux dans une ode à la liberté. *Le Voyageur de la Toussaint* en 1943, scénarisé avec Marcel Aymé d'après un roman de Georges Simenon, fait le portrait assassin et poignant d'une « famille bourgeoise dans une ville comme La Rochelle », dit à l'époque Daquin. *Les Frères Bouquiquant* (1947) est un drame sentimental sur fond de bourgeoisie et de domesticité. *Le Point du jour* (1949) fait le portrait d'une communauté de mineurs entre espoirs et ténacité.

Le cinéma de Daquin aborde ainsi tous les genres : la fable, le polar, l'adaptation littéraire en costumes, le drame social naturaliste. Hommes et femmes se révèlent à une stricte égalité d'estime et de mépris selon les histoires. *Les Arrivistes* réalisé plus tardivement en 1960 est une adaptation féroce de *La Rabouilleuse* de Balzac. Ou l'itinéraire d'un homme sans scrupule qui se perd au nom de la réussite sociale. Militant sans relâche de la cause humaine, Louis Daquin à travers ses films en a montré ses égarements piteux, et surtout ses envolées sublimes. — VA



Louis Daquin

Michel Piccoli dans *Le Point du jour* (1949)



© DR

LA PROGRAMMATION

Nous les gosses (1941, 1h29)
Le Voyageur de la Toussaint (1943, 1h43)
Les Frères Bouquiquant (1947, 1h31)
Le Point du jour (1949, 1h39)
Les Arrivistes (1960, 1h49)

FEMMES CINÉASTES



© DR

The Teckman Mystery

Un romancier anglais désinvolte est contraint d'écrire la biographie d'un aviateur mort mystérieusement, du nom de Martin Teckman. Autour de lui, la très élégante sœur du disparu, des sbires, des flics et quelques meurtres forment une danse étrange. *The Teckman Mystery* est un polar pas comme les autres. D'abord c'est un film visuellement très confortable. Le héros évolue au milieu de mobiliers, intérieurs d'appartements, restaurants, habitacle d'avion outrageusement moelleux. Une idée agréable qui joue le paradoxe et l'ironie quand on sait qu'il s'agit de traquer un coupable de meurtres. Avec beaucoup d'humour la cinéaste Wendy Toye déjoue et joue en permanence avec les codes du genre : une inconnue débarque pour faire des révélations, munie d'une bouteille de lait (!), une musique sautillante accompagne le comportement trouble d'un homme, le héros se penche sur un cadavre en semblant danser (ce qui n'est pas étonnant car Toye a été aussi chorégraphe). On s'amuse bien de cet univers qui prête habituellement au plus grand sérieux et qui, détourné divertit autant qu'il intrigue. Le héros aussi ! Personnage la plupart du temps rigolard, sa légèreté fait merveille pour résoudre l'histoire, même quand il se prend au jeu du détective avec un air nettement plus concentré. Toye sait ainsi faire évoluer le ton de son récit et passe d'une partie de cache-cache sur fond de paysages bourgeois, à une caméra aux cadres resserrés, où les silences et les moments de guets mènent vers la menace, le suspense et l'angoisse. Une réussite. — VA

SÉANCES

***The Teckman Mystery* de Wendy Toye** (1954, 1h30)
> INSTITUT LUMIÈRE (VILLA) Sam 10, 11h15 et Sam 17, 14h30
> INSTITUT LUMIÈRE (HANGAR) Ven 16, 9h15

FILM D'OUVERTURE

Une journée particulière

Il est le film le plus célèbre d'Ettore Scola, ex-æquo avec *Nous nous sommes tant aimés* (1974). *Une journée particulière*, drame social poignant sur l'Italie fasciste d'avant-guerre, nous raconte un moment suspendu : la rencontre entre deux êtres esseulés, interprétés par le duo légendaire Sophia Loren-Marcello Mastroianni.



Une journée particulière (1977)

Rome, le 8 mai 1938. Toute la ville se rend au défilé de Mussolini, qui accueille Hitler, dans la plus grande ferveur populaire. Antonietta, mère de famille, doit rester au foyer pour s'occuper des tâches ménagères, et fait la rencontre de son voisin, viré de son travail car homosexuel. Le titre du film se réfère donc à cette journée, avec une histoire écrite par Ettore Scola lui-même, comme pour l'ensemble de ses œuvres – il était scénariste avant d'être réalisateur –, ici entouré de Ruggero Maccari et Maurizio Constanzo. En résultent des dialogues merveilleusement écrits, brillants d'ingéniosité. Parmi les répliques les plus marquantes, on retiendra celle-ci, reflet de l'absurdité de la situation à l'époque, et témoin du caractère engagé du travail de Scola : « *Je ne pense pas que le locataire du sixième soit antifasciste. C'est plutôt le fascisme qui est anti-locataire du sixième* ».

Dans ce huis-clos théâtral oppressant, deux âmes perdues se rencontrent. Deux laissés-pour-compte remarquablement interprétés par Sophia Loren et Marcello Mastroianni, qui n'en sont pas à leur premier film ensemble (ils en tourneront 14 au total !) Les deux stars italiennes, habituellement vues comme des sex-symbols, endossent ici des rôles à contre-emploi, le tout, dans un décor sonore continu de chants militaires et de commentaires radio sur la parade en cours, terrible rappel à la réalité.

Une journée particulière pourrait très bien s'adapter à notre époque actuelle. Grâce à un style acerbe et audacieux, doublé d'un discours féministe, Ettore Scola était même en avance sur son temps. Le cinéaste italien, qui a vécu de l'intérieur ce fameux défilé étant enfant, interroge la place de l'individu dans l'Histoire, et



Une journée particulière (1977)

© Collection Christophel

montre du doigt une société qui rejette tout homme ne pouvant être « *ni mari, ni père, ni soldat* ». Surtout, il crie l'importance absolue de la liberté, thème principal de ce film, d'abord symbolisée par le perroquet d'Antonietta qui s'échappe de sa cage, puis à travers une manifestation physique simple, symbole de joie, et arme redoutable : le rire. — Fanny Bellocq

SÉANCES

***Une journée particulière* de Ettore Scola** (*Una giornata particolare*, 1977, 1h45)
> HALLE TONY GARNIER Sam 10, 18h
 Soirée d'ouverture du festival
> UGC CINÉ CITÉ CONFLUENCE Jeu 15, 13h45
> UGC ASTORIA Sam 17, 11h
> PATHÉ BELLECOUR Dim 18, 14h30



© Don English

Shanghai Express (1932)

Retour sur un joyau du cinéma mondial, *Shanghai Express* !

Quoi de plus stimulant que de restaurer, puis de découvrir pour le spectateur, un chef d'œuvre visuel éblouissant, et pas seulement !

QUIZ ?

LES INFILTRÉS

(2006) de Martin Scorsese

Ce polar phare des années 2000 est du pur Scorsese. Testez vos connaissances !

- 1** De quel film est-ce le remake ?

A. *Infernal Affairs*
B. *Taxi Driver*
C. *Touchez pas au grisbi*
- 2** Avec quel acteur est-ce la 1^{ère} collaboration avec Scorsese ?

A. Paul Newman
B. Al Pacino
C. Jack Nicholson
- 3** Quel duo d'acteurs jouent les infiltrés ?

A. Matt Damon et Ben Affleck
B. Matt Damon et Leonardo DiCaprio
C. Leonardo DiCaprio et Joe Pesci
- 4** Quel animal voit-on à la fin ?

A. Un rat
B. Un chat
C. Un serpent
- 5** Où se déroule le film ?

A. À Boston
B. À Toronto
C. À New York
- 6** Combien d'Oscar a reçu le film ?

A. Aucun
B. 1
C. 4

SÉANCES

Les Infiltrés de Martin Scorsese
(*The Departed*, 2006, 2h31)
> **INSTITUT LUMIÈRE (HANGAR)** Sam 10, 21h45
> **UGC CONFLUENCE** Mer 14, 10h45
> **UGC ASTORIA** Jeu. 15, 16h30
> **PATHÉ BELLECOUR** Sam 17, 20h00



© DR

NOUVELLES RESTAURATIONS

HISTOIRE

En 1931, en pleine guerre civile en Chine, un train relie Pékin à Shanghai. À l'intérieur une vieille fille et son chien, des tonnes de types louches et dangereux, un Français, un ecclésiastique chargé des bonnes mœurs (et caution pour les producteurs de non-censure alors qu'on est en période pré Code Hays), une prostituée chinoise et deux héros, deux amoureux qui se retrouvent par hasard après s'être mal quittés ! Lui est officier anglais. Elle, est la fameuse Shanghai Lily, « a woman who lives by her wits along the China coast », autrement appelée « a coaster », une créature qui vend ses charmes tout le long de la côte chinoise. « Il a fallu plus qu'un seul homme pour changer mon nom en *Shanghai Lily* », dit-elle. Lui n'a pas cherché particulièrement à la remplacer, il ne veut pas « souffrir à nouveau ». Elle, le trouve gentiment égoïste et auto-centré ! Et il va falloir bien des péripéties romanesques et un sens du sacrifice très féminin pour vaincre les salauds et que les amants arrivent à bon port.

L'origine de l'histoire fait penser à *Boule de Suif* de Maupassant. Ce que le cinéaste Josef von Sternberg a toujours récusé. Il aurait eu l'idée du film en lisant *Sky Over China* d'Henry Harvey sur une prise d'otages de chinois et d'occidentaux survenue quelques années plus tôt en Chine.

CASTING

Plus que le contexte historique, c'est l'aura des acteurs qui compte. Von Sternberg retrouve celle avec laquelle il fera sept films, Marlène Dietrich. « Avec son profond regard mélancolique, ses cils longs de trois centimètres, le nimbe doux

de ses cheveux, ses traits classiques, son air mystique et son corps de panthère, elle n'aurait pas pu entrer dans une église sans aussitôt troubler le sermon » résume le cinéaste. Face à elle, l'acteur Anglais, le très nonchalant quoique sérieux, Clive Brook. Le visage tout aussi sophistiqué que celui de sa partenaire, les sourcils fins, dessinés de façon artificielle. Il faut au moins le degré de flegme génial de Brook pour faire face à ce que la fille de Dietrich, Maria Riva, écrivait à propos de ce rôle de sa mère « l'oiseau noir le plus rare qui se puisse imaginer. » Et elle ajoute « à mon avis, rien ne pourra jamais surpasser le costume à plumes de coq que Dietrich porte dans *Shanghai Express*. »

COUP DE GÉNIE

Shanghai Express est le résultat d'une alliance remarquable qui aboutit à de la beauté pure. Alliance entre le chef opérateur Lee Garmes (qui reçut l'Oscar pour ce film), le créateur de costume Travis Banton, Marlène Dietrich et Josef von Sternberg. Le réalisateur tourne tout dans les studios de Los Angeles, et c'est une Chine fantasmée aux décors étonnants qui est l'écrin des mouvements du corps de l'actrice allemande et surtout de ses mains. La lumière très contrastée, entre noir d'encre du satin des tenues sombres de Dietrich, et la brillance aveuglante et

minuscule, notamment des bijoux, -ah le plan sur les mains baguées en prière de l'actrice !-, plonge le spectateur dans un halo, une nébuleuse de boîte de nuit, sexy, élégante, risquée. La peau de l'actrice révélée par un déshabillé de plumes de duvet, dans la scène culte où son personnage est enfin totalement à lui-même dans une pause languie, fatiguée, est si inoubliable qu'elle fut l'affiche du 45^e festival de Cannes. « Le plus gros succès commercial du tandem Dietrich-Sternberg. Une Chine fantaisiste, mais l'apogée du mythe de Marlene, dont les toilettes coupent le souffle » écrit Jean Tulard.

AUJOURD'HUI

Shanghai Lily a inspiré la reine jouée par Marion Cotillard dans *La Tour de glace* de Lucile Hadžihalilović (2025). On portera un regard féministe séduisant sur cette héroïne jamais vaincue, aidée par l'amitié silencieuse d'une autre femme, Hui Fei, son égale, jouée par Anna May Wong. Ensemble, elles sont les plus fortes ! — VA

SÉANCES

Shanghai Express de Josef von Sternberg
(1931, 1h20.)
> **INSTITUT LUMIÈRE (VILLA)** Sam 10, 16h30
> **PATHÉ BELLECOUR** Dim 11, 20h45
> **LUMIÈRE TERREAUX** Mar 13, 16h30
> **UGC CONFLUENCE** Ven 16, 13h
> **UGC ASTORIA** Sam 17, 15h45

GRANDE PROJECTION

Dernier train pour Busan



Dernier train pour Busan (2016)

Sans savoir qu'une mystérieuse épidémie qui transforme les gens en zombies envahit le pays, un trader, et père négligent, et sa petite fille, prennent le dernier train pour Busan. *Dernier train pour Busan* de Yeon Sang-ho est donc un film de zombies, et même d'infestés, sorte de sous-genre du cinéma d'horreur. Il en respecte les codes, il les restitue pour le meilleur. Le réalisateur et également scénariste déploie savamment son attention sur un groupe de survivants dont il est sûr que tous ne vont pas s'en sortir. Parmi eux certains vont se révéler extraordinaires jusqu'au sacrifice, et d'autres, de parfaits petits capitalistes lâches qui ne pensent qu'à eux et leur profit. Le film chemine par ailleurs sur un double rythme dont le point commun est d'être soutenu, sans répit. Il y a le rythme du train, sorte de TGV sud-coréen, donc à grande vitesse. Et il y a les assauts répétés des contaminés, les zombies qui sont rapides et ne connaissent pas la fatigue. Yeon Sang-ho tient alors son film, comme un cocher tiendrait une diligence poursuivie par des assassins à travers le Grand Canyon, chaque arrêt est une menace, et à l'intérieur du véhicule se jouent toutes les tensions sociales. Comme tout bon film de genre, *Dernier train pour Busan* dénonce les inégalités criantes de la société de son pays, l'aliénation des travailleurs qu'ils soient ouvriers ou traders, la perte de tous les repères, sauf celui de l'argent. Sans être jamais manichéen pour autant, Yeon Sang-ho replace la notion de l'être humain au centre de tout, et notamment grâce au personnage porté par le solide Ma Dong-seok, sorte de Lino Ventura sud-coréen, qui comprend très vite comment il doit agir et n'en démord pas, quitte à être mordu ! Attaque salvatrice d'un capitalisme corrupteur, *Dernier train pour Busan*, flanque son discours politique au milieu de son train, livre un spectacle formidable et haletant, et croit en l'humanité pourvu qu'elle se réveille. — VA

SÉANCES

Dernier train pour Busan de Yeon Sang-ho
(*Busanhaeng*, 2016, 1h58, int -12ans)
> **INSTITUT LUMIÈRE (VILLA)** Sam 10, 21h
> **UGC CONFLUENCE** Dim 11, 21h30 et Ven 16, 20h45
> **VAULX-EN-VELIN** Lun 12, 20h
> **INSTITUT LUMIÈRE (VILLA)** Sam 10, 21h
> **UGC CINÉ INTERNATIONALE** Sam 17, 20h



Rédaction en chef : Virginie Apiou
Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Rédaction : Fanny Bellocq, Carlos Gomez, Laura Lépine
Conception graphique et réalisation : Justine Ravinet

Imprimé en 8 944 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier-Film, 69008 Lyon

www.festival-lumiere.org

RÉPONSES : 1A - 2C - 3B - 4A - 5A - 6C

JOUEZ !

Fan des frères Coen ?
De quel film est extrait cette image ?
Indice : un hôtel angoissant !
Réponse demain !

